



HAL
open science

Une bibliothèque des minoritaires

Antoine Idier

► **To cite this version:**

Antoine Idier. Une bibliothèque des minoritaires. Antoine Idier. Dans les marges. Trente ans du fonds Michel Chomarat à la bibliothèque de Lyon, Mémoire active, pp.11-47, 2022, 979-10-96156-09-8. hal-03872848

HAL Id: hal-03872848

<https://hal.science/hal-03872848v1>

Submitted on 7 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNE BIBLIOTHÈQUE DES MINORITAIRES

De qui, à qui parle le patrimoine ? La littérature de la domination offre de saisissantes mises en cause de l'universalité ordinairement prêtée au patrimoine, mise en cause opérée par celles et ceux qui s'en découvrent extérieurs, relégués au dehors parce qu'ils font partie de groupes sociaux dominés. Annie Ernaux, dans son livre *L'Événement* faisant le récit de son avortement dans les années 1960, remarque : "Je ne crois pas qu'il existe un *Atelier de la faiseuse d'anges* dans aucun musée du monde.¹" *L'Esthétique de la résistance* de Peter Weiss décrit, à Berlin dans les années 1930, de jeunes ouvriers socialistes, alors persécutés, observant attentivement les frises du grand autel de Pergame conservées dans un des musées de la ville, et dévorant avidement de nombreux livres. Comme le résume le protagoniste, "nous nous demandions si les thèmes des livres que nous lisions s'apparentaient à ce que nous vivions, s'ils décriaient des êtres humains qui nous étaient proches, s'ils prenaient position et proposaient d'éventuelles solutions."² L'ouvrage déploie ainsi une interrogation sur la culture, sur la dépossession dont elle procède, la domination qui la fonde et dont elle est un soubassement, mais aussi sur la manière dont il est possible de se saisir de la culture, de la retourner, d'en prendre possession – d'en faire, pour les classes populaires, une arme. "Si nous voulons nous occuper d'art, de littérature, il faut que nous les traitions à rebrousse-poil, c'est-à-dire qu'il nous faut exclure tous les privilèges qui y sont liés et y introduire nos propres exigences", explique un personnage. "Pour nous trouver nous-mêmes, dit Heilmann, nous ne devons pas seulement recréer la culture, mais aussi toute la recherche, en les mettant en rapport avec ce qui nous concerne."³ De telles scènes sont omniprésentes dans les récits des dominés. Chez Émile Zola, James Baldwin, Abdellah Taïa, pour n'en citer que quelques uns.

Comme le musée, comme toute institution culturelle, bien qu'on préfère généralement la décrire comme un lieu d'émancipation, permettant par la culture de se soustraire aux déterminismes et à la domination, la bibliothèque est aussi, fondamentalement, un lieu de pouvoir. Bien sûr, il reste plus désirable

1 Annie Ernaux, *L'Événement, Écrire la vie*, Paris, Gallimard, "Quarto", 2011, p. 304

2 Peter Weiss, *L'Esthétique de la résistance*, Paris, Klincksieck, 2017, p. 62.

3 *Ibid.*, p. 48.

de construire des bibliothèques que des commissariats de police ou des prisons. Pourtant, elles forment aussi des lieux coercitifs, à leur manière, et d'une coercition non moins violente : elles contribuent à produire une culture légitime et des normes culturelles. Il y a les livres qu'elles acquièrent, prêtent ou permettent de consulter ; mais il y a aussi tous ceux qu'elles n'ont pas, qu'elles refusent – consciemment ou inconsciemment – d'acquérir et qui ainsi restent inaccessibles à celles et ceux qui les fréquentent. De même, elles rassemblent des archives et des documents, constituant "le patrimoine", le *passé du futur* (ce qui sera, plus tard, considéré comme le passé) ; elles laissent d'autres archives et documents de côté, énonçant alors que ces rebuts ne méritent pas de passer à la postérité, ne sont pas dignes d'être conservés.

Cette idée qu'une collection patrimoniale est le reflet des hiérarchies sociales et des rapports de domination, que l'espace du patrimoine n'est pas un espace neutre hors du monde social, Michel Chomarat a choisi de l'affronter à bras-le-corps. Comme l'écrivait Michel Foucault, "là où il y a pouvoir, il y a résistance"⁴ : ce pouvoir de la bibliothèque, Chomarat a décidé d'y résister, et de s'en emparer, en constituant une gigantesque collection, en la déposant au sein du fonds ancien de la Bibliothèque municipale de Lyon, où elle est censée rester pour toujours, et en tentant de redéfinir ce qu'est le patrimoine. C'est ainsi que se sont constitués une bibliothèque des cultures marginales et des groupes minoritaires, ainsi que le premier centre d'archives LGBTQI+ en France dans une institution publique.

En contrepoint des récits d'Annie Ernaux ou de Peter Weiss, on peut penser au personnage du roman de Guy Hocquenghem, *L'Amour en relief* : Amar, un jeune aveugle Arabe, bisexuel et prostitué, politise sa condition d'aveugle – la pitié, l'infantilisation, la constitution en tant qu'infirme inférieur, etc. – suite à sa découverte, à la bibliothèque, à New York, d'un fonds spécialisé sur la cécité dont il dévore les ouvrages. Sa conscience révoltée grandit au fur et à mesure qu'il découvre "toute cette civilisation avortée des aveugles", qu'il rejoint "un immense continent englouti d'aveugles savants, avant moi", le conduisant à finalement mettre en accusation du monde⁵. La transformation de soi, la politisation d'une conscience minoritaire, la création d'une appartenance à un groupe : tel est, alors, le pouvoir d'une bibliothèque des minoritaires.

Mû par la volonté tenace de garder ce dont les autres n'ont pas voulu, Michel Chomarat est, à l'image du chiffonnier décrit par Walter Benjamin, hanté par les "rebut de l'histoire", les "haillons" et les "guenilles", par lesquels il est possible de "créer de l'histoire avec les détritiques mêmes de l'histoire"⁶. Il est

4 Michel Foucault, *La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976, p. 125.

5 Guy Hocquenghem, *L'Amour en relief*, Paris, Albin Michel, 1981, p. 173-174.

6 Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIX^e siècle*, Paris, Le Cerf, 1989, p. 559.

hanté par la conviction que la société ne s'appréhende réellement que depuis ses marges, à travers ses laissés pour compte. Il se plaît à rappeler cette formule de Pasolini : *“Ce n'est pas que les morts ne parlent pas, c'est que nous avons perdu l'habitude de les écouter.”* Il explique également : *“Mon objectif est de restituer cette mémoire en priorité à ceux qui en ont été privés jusqu'à ce jour – souffrant en silence – contenant avec peine leur colère d'être oubliés, rejetés, marginalisés depuis si longtemps !”*⁷

Le fonds Michel Chomarat se situe à la marge, à au moins trois niveaux. En marge de la bibliothèque qui l'accueille : la Bibliothèque municipale de Lyon se retrouve aujourd'hui dépositaire d'une collection considérable, qu'elle ne maîtrise pas totalement, pour laquelle elle n'a pas directement œuvré, vis-à-vis de laquelle elle a pu avoir une certaine méfiance mais qui est la rançon de la liberté qu'elle a laissée à un individu. Celle-ci a été constituée hors des procédures habituelles de conservation, sans véritable contrôle des acquisitions (et sur les moyens privés du collectionneur), grâce à l'entregent, la réputation et parfois la ruse de son fondateur, au fil de ses intérêts, ses passions et ses amitiés. La collection conserve une part d'inconnu : environ la moitié de ses pièces n'est aujourd'hui pas référencée.

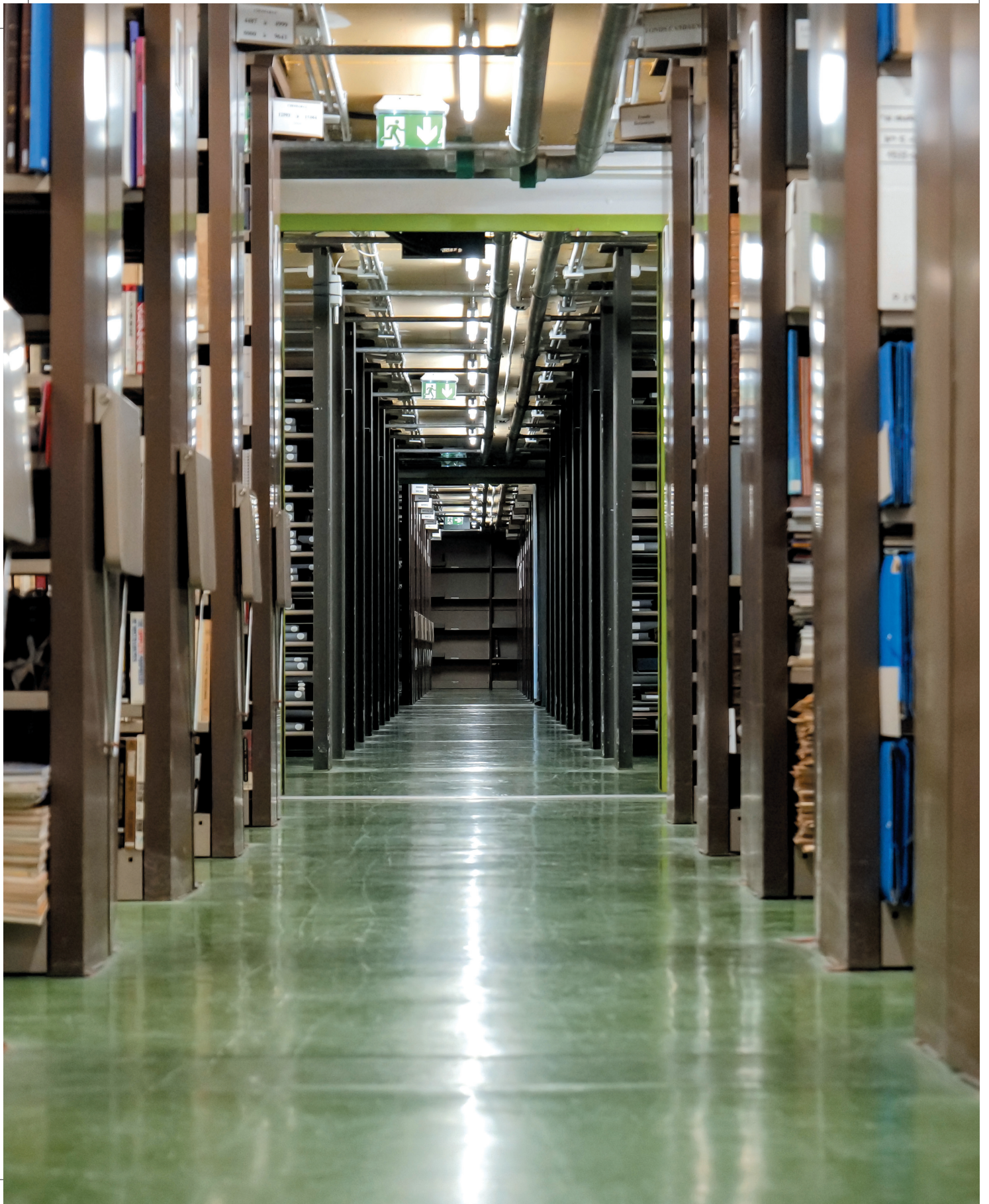
Le fonds Chomarat existe en marge des collections patrimoniales habituelles, en partie constitué en négatif, conservant ce qu'on ne trouve pas ailleurs, ce que des institutions n'ont pas jugé digne ou intéressant de préserver, voire ce dont elles ont ignoré l'existence.

Traversé par la question de l'illégitimité sociale, le fonds Chomarat se veut aussi en marge de la société dominante : il abrite de nombreuses traces des cultures populaires, des objets qui paraissent banals mais qui témoignent des vies ordinaires des hommes et des femmes ordinaires, anonymes et oubliés. Citons, parmi d'autres, les images pieuses, chansons populaires, almanachs, carnets d'ouvriers ou de soldats, photographies anonymes, etc. Les groupes marginalisés, rejetés et persécutés par les groupes dominants, y occupent une place cruciale : les documents LGBTQI+ représentent l'une de ces collections, mais pas la seule, aux côtés de nombreux groupes jugés “déviant” (sectes, prostitué(e)s, fous, étrangers, etc.). À cet égard, le fonds dresse, selon l'expression de Michel Foucault, une cartographie de “vies des hommes infâmes”⁸.

Par sa collection d'affiches, de tracts et de journaux (français et étrangers), le fonds Chomarat donne aussi à voir la manière dont des voix minoritaires ont trouvé à se regrouper et à s'exprimer, la manière dont elles ont forgé des discours et des cultures contestataires. Ainsi, il est également une archive de la conflictualité dans l'espace public.

⁷ Michel Chomarat, *Bonne conduite*, Lyon, Mémoire Active, 2008, p. 9.

⁸ Michel Foucault, “La vie des hommes infâmes”, *Dits et écrits*, t. 2, 1976-1988, Paris, Gallimard, “Quarto”, 2001.



Du livre et des revues à la politique, et vice-versa

Tout à la fois typographe, éditeur et fondateur de plusieurs revues, franc-maçon et homosexuel, engagé dans la vie publique lyonnaise, Michel Chomarat est né le 23 novembre 1948 à l'hôpital Édouard Herriot de Lyon. Son frère jumeau Bernard (décédé en 2017) et lui ont grandi dans le populaire huitième arrondissement de la ville, au 223 avenue Berthelot, en face du cimetière de la Guillotière. Leur père, Jean Chomarat (1913-1993), était ouvrier, communiste et syndicaliste CGT, résistant pendant la Seconde guerre mondiale et emprisonné pendant plusieurs mois à la prison Saint-Paul ; leur mère, Louise Rougier (1919-1989), également ouvrière, était tulliste à domicile, catholique et anti-communiste. Les relations entre les parents étaient tumultueuses, leur mère reprochant à son mari de délaisser, par ses engagements, sa famille ; le jeune Michel lui-même se sentait plus proche de ce dernier. Ces origines populaires sont d'importance : au cours de sa vie, Chomarat changera de classe sociale pour rejoindre la bourgeoisie culturelle et, devenu un notable, mettra en question la définition de la culture légitime. Il est loisible de penser ces origines d'autant plus cruciales à Lyon dans la seconde moitié du vingtième siècle, dans cette ville où les réseaux, dit-on, comptent particulièrement, où des grandes familles bourgeoises concentrent une part du pouvoir politique, culturel et symbolique.

En 1962, à treize ans et demi, ayant obtenu son certificat d'études, le jeune homme devient apprenti compositeur-typographe dans l'atelier de Jean Besacier. En 1987, au moment où il rééditera sous le titre *Dada à Lyon* la revue *Manomètre*, il confiera son "rêve d'avoir été typo à Lyon dans les années 1920"⁹. Le père de son employeur, Louis Besacier, ancien résistant, avait été un des imprimeurs clandestins de *Témoignage chrétien* pendant la Seconde guerre mondiale et se livra également à la production de faux-papiers¹⁰. La Résistance a joué en effet un rôle de premier plan dans la formation de l'imaginaire politique de Michel, de même que le communisme a été son univers de socialisation politique. À l'été 1967, il fait un voyage en URSS.

Le jeune homme a une activité épistolaire soutenue, écrivant à toutes sortes de personnalités et de responsables institutionnels. À "l'archiviste en chef" et au maire de Lyon, en mars 1961, dans un étonnant document, considéré comme une "lettre d'un fou" et qui paraît prémonitoire : se présentant comme "philatéliste" et "conservateur d'antiquités", il demande d'un ton impérieux de lui fournir "des archives de toutes années, de toutes manières, provenances, etc.", en particulier les archives qui "ennuient" ses correspondants [cat. 3]. Au maire de Grenoble en 1967, pour regretter l'indifférence de la ville envers

⁹ "Autoportrait" (propos recueillis par Claire Peillod), *Viva Rhône-Alpes*, octobre 1987.

¹⁰ Marie-Cécile Bouju et Régis Le Mer, "Louis Besacier", *Le Maitron. Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier*, 2019, <http://maitron.fr/spip.php?article212637>.

Stendhal¹¹. À Alain Decaux en décembre 1968 pour lui livrer un témoignage sur la Résistance [cat. 9 et 10]. À Albertine Sarrazin, un an plus tôt, pour lui demander son avis sur la peine de mort, ce à quoi l'écrivaine, ancienne délinquante et prostituée, répond : "vous êtes jeune (ce n'est pas une insulte), vous semblez, d'après votre parafe, avoir une certaine décision, et j'aime qu'on soit jeune et décidé tout ensemble."¹²

Ce caractère décidé s'illustre dans les *Documents anarchistes* que fait paraître Chomarat en juin 1967, une revue réunissant des documents sur l'histoire de l'anarchisme en Rhône-Alpes et où se déploie une recherche typographique soignée [cat 11, 12, 13]. Selon son premier numéro, elle entend lutter contre l'élitisme de la recherche : "de nos jours, la recherche historique est le domaine d'une minorité d'initiés, qui produisent un travail réservé à un cercle restreint de connaisseurs". Une recension publiée dans le bulletin *Bibliothèque de l'école des chartes*, en 1970, à l'occasion de la réunion en deux volumes des douze numéros parus, offre une synthèse assez parlante des futures relations entre Chomarat et les professionnels de la conservation et du patrimoine. Jean Cavignac regrette en effet un "abandon de la méthode historique" : "cette tendance se traduit par une grande importance accordée à l'ésotérisme [...] ou aux aspects les plus "sensationnels" de l'anarchisme." Il déplore des choix qui ne semblaient pas "s'imposer aux yeux de l'Histoire", un manque d'objectivité parfois. Tout en soulignant par ailleurs l'intérêt de la revue :

*"Si, dans la Bibliothèque de l'École des chartes, revue d'érudition, il est difficile d'approuver les méthodes qui ont présidé à la publication des Documents anarchistes, on peut regretter cependant leur disparition. [...] Réjouissons-nous de pouvoir feuilleter ces Documents anarchistes en nous souvenant qu'il fut une époque où un journal anarchiste, Le Révolté, lançait le mot d'ordre "Brûle les registres d'état civil", témoignant ainsi d'un respect fort peu chartiste pour les documents d'archives !"*¹³

En 1968, pour *Documents anarchistes*, Chomarat est récompensé par la Fondation de la Vocation. En 1978, il sera également lauréat de la Fondation de France. Le jeune homme est aussi rédacteur en chef d'*Objectifs*, "journal des jeunes salariés et élèves des écoles professionnelles" qui propose d'aborder "l'ensemble les problèmes qui [concernent la jeunesse], dans [sa] vie familiale, syndicale, sociale, religieuse ou politique". Lancé en 1966, interrompu en novembre 1967, le bulletin reparait en octobre 1968 dans le sillage du mouvement de Mai et de la "remise en cause de tous les principes qui régissent notre vie", contestant en particulier l'enseignement professionnel du métier de compositeur-typographe.

11 BM Lyon, Chomarat Ms 0342, Lettre d'Hubert Dubedout, 6 novembre 1967.

12 Albertine Sarrazin, *Lettres et poèmes*, Paris, Le Livre de poche, 1973, p. 67.

13 *Bibliothèque de l'école des chartes*, 1970, t. 128, vol. 2, p. 456-458.

Au sujet de cette fin des années 1960, Chomarat raconte aujourd'hui mener alors une vie relativement installée, vivant avec son compagnon Marcel, ouvrier, rue Vendôme, dans le troisième arrondissement lyonnais qu'il n'a depuis pas quitté. De 1969 à 1973, il est responsable de l'atelier graphique dans l'entreprise lyonnaise GER (Graphisme édition réalisation). De 1973 à 1994, il sera chef de publicité puis responsable du département communication dans une entreprise industrielle de Roanne, le Groupe Demurger.

En parallèle, il devient éditeur dans les années 1980. Un éditeur sans objectifs commerciaux, à la diffusion et la distribution artisanales, s'investissant dans la lithographie et l'estampe, collaborant avec de jeunes artistes et auteurs en direction desquels il déploie sa générosité. Avec le relieur François Badoit il fonde en 1983 la Maison du livre de Pérouges, dans l'Ain, dont il prendra la présidence en 1987. Celle-ci publie des ouvrages, organise des expositions et des conférences, participe à des salons et se donne pour ambition de transmettre les savoirs artisanaux du livre. En son sein, il dirige également la revue *Visages de l'Ain*. Il participe aux luttes internes qui secouent l'Union régionale pour le développement de la lithographie d'art (URDLA). En 1988-1990, il édite la revue *Passe* (deux numéros parus), dont la direction artistique et littéraire rassemble Jean-Luc Bayard, Françoise Crozat, Eugène Durif, Armando Llamas, Françoise Biver et Jean-Marc Scanreigh. Elle publie, parmi d'autres, Daniel Buren, Catherine Ringer, Philippe Favier, Mâkhi Xenakis.

Avec ses amis artistes, Chomarat édite de beaux ouvrages aux papiers et à la typographie soignés, À l'image de *L'Imprimeur aux imprimeurs* de Jean de Tournes, en 1988, avec des bois gravés de Scanreigh. *D'Enclos* en 1993, un très beau texte de Durif accompagné de bois gravés de Christine Crozat. De *Terre lumineuse*, en 1992, poème de Démosthènes Davvetas, publié en grec et en français avec neuf pointes sèches de Xenakis. Ou encore de *Tout est perdu* en 1989 avec Jean-Philippe Aubanel, reproduisant une déclaration de Bakounine à Lyon en 1870.

En 1989, il fonde les éditions qui portent son nom et dont l'emblème est un rat – un rat de bibliothèque, un écho à la dernière syllabe de son nom, également un pied-de-nez à l'injure lancée par le fils d'Émile Malespine, furieux de découvrir que Chomarat avait réédité sans l'en avertir la revue *Manomètre* de son père : "le rat Chomarat"¹⁴.

Ces activités d'édition le font connaître. En décembre 1989, *Lyon Libération* souligne que, "comme à l'époque de l'imprimeur Gryphe, de François Juste (l'éditeur de Rabelais), l'éditeur lyonnais s'emploie à bousculer les habitudes des habitants. En évitant à tout prix "les lyonnaiseries coincées entre quenelles

14 Daniel Licht, "Michel Chomarat, la passion du rongeur", *Lyon Libération*, 7 décembre 1989.



et saucisses”.”¹⁵ *Lyon Figaro* le décrit comme un “franc-tireur et enfant terrible de l’édition lyonnaise” qui, “en toute simplicité, se situe dans le sillage des Malespine, des Barbezat”¹⁶. Quelques années plus tard, il créera également la collection “Mémoire Active”, liée à ses activités et expositions sur l’histoire. Il a publié des bulletins au format A4 : les *Cahiers Michel Nostradamus*, *Passion privée et Mémoire gaie*.

L’acte de publier revêt chez lui une signification fondamentale, instinctive voire viscérale : la publication pour commémorer, marquer une date particulière ou réagir aux événements du monde. Quand, en novembre 2019, le jeune Anas s’immole devant le Crous de Lyon pour protester contre la misère économique et sociale des étudiants, Chomarat reprend en plaquette la déclaration que l’étudiant avait mise en ligne, “Aujourd’hui, je vais commettre l’irréparable”, accompagnée des “Jours heureux”, le programme du Conseil national de la Résistance de 1944. En homme du livre, il joue aussi avec les achevés d’imprimer, avec la date, le lieu, le nombre d’exemplaires.

Franc-maçon depuis 1990, membre du Grand Orient de France et pratiquant le Rite écossais rectifié, revendiquant une fidélité à la “Maçonnerie des origines”, il est parfois dépeint comme un “homme de réseaux”, du fait de ses multiples engagements, notamment dans la vie politique lyonnaise. Il a été candidat à plusieurs reprises aux élections législatives : en 1991, à Lyon, sous la bannière “Majorité présidentielle”, en 1993 sous les couleurs de “Génération Écologie”, etc. Il fut éphémère conseiller patrimoine (bénévole) de l’adjoint à la culture Denis Trouxe sous la mandature de Raymond Barre, en 1999-2000, et fut promptement congédié pour avoir exprimé son désaccord au sujet des fours de potiers gallo-romains découverts sur le site de Chapeau-Rouge à Vaise. Il fut élu conseiller du premier arrondissement de Lyon, de 1995 à 2001. Proche d’Henry Chabert, figure de la droite lyonnaise, mais en tant que “chabertiste de gauche”, Chomarat rejoint les listes de Gérard Collomb en 2001, lors des élections municipales qui voient ce dernier conquérir la ville. Il devient son chargé de mission “Mémoire”, une fonction qu’il a exercée jusqu’à sa retraite en 2013. Il rompra par la suite publiquement avec l’édile et dénoncera un virage à droite – en raison de ses positions sur l’ouverture du mariage aux couples de même sexe et sur la procréation médicalement assistée, de son rapprochement avec des catholiques traditionalistes. Il a été adhérent du Parti radical de gauche. Sur le tard, il a également rejoint le protestantisme.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ Nelly Collin, “Chomarat au salon”, *Lyon Figaro*, 9 décembre 1989

Un fonds vivant, voire remuant

L'acte de naissance officiel du fonds Chomarat est la convention de "prêt à usage", adoptée par le Conseil municipal de Lyon le 17 février 1992, sous la mandature de Michel Noir et de son adjoint à la culture Jacques Oudot. En réalité, le transfert physique de la collection avait débuté à l'été 1990. Jusque-là, elle était conservée chez son propriétaire ; elle "inonde son appartement, sature ses placards, surcharge ses étagères", relate *Lyon Libération* en 1989¹⁷.

La convention organise un dépôt, c'est-à-dire que la propriété du fonds n'est pas transférée à la Bibliothèque municipale, mais reste celle du collectionneur. Une telle situation est plutôt rare : sur 89 fonds confiés par des personnes privées à la bibliothèque de Lyon entre 1950 à 2004, on compte 71 dons, 8 legs et 10 dépôts. Selon Geoffrey Haraux, ce choix a suscité des réticences, précisément "du fait de la possibilité pour le déposant de retirer son fonds" (soit de son propre fait, soit de celui d'un "éventuel héritier"). Toutefois, "la richesse du fonds convainc finalement la bibliothèque à accepter le dépôt"¹⁸. À titre de comparaison, la bibliothèque accueille en dépôt depuis 1998 la collection des Fontaines, un fonds encyclopédique jésuite de 500 000 documents.

En 1992, la délibération du Conseil municipal fait état d'ensembles "relatifs à la Ville de Lyon" (environ 3000 pièces), "à l'occultisme" (1000), "à l'histoire du livre" (1000), au "Département de l'Ain" (500), "au mouvement anarchiste et aux événements de Mai 1968" (500), "à l'art contemporain et au livre d'artiste" (500). Elle note un intérêt pour les "imprimeurs célèbres", les "contrefaçons", la "Bibliothèque bleue" et les "arts et traditions populaires". Elle relève également que "Chomarat s'est particulièrement intéressé à tout ce qui touche la culture "souterraine" tant sur le plan des idées que des supports la véhiculant, sachant que cette production éditoriale échappe le plus souvent au dépôt légal et au circuit traditionnel du livre". Le dépôt est évaluée à 15 000 pièces, dont 8 000 imprimés (très majoritairement postérieurs à 1801), 2 000 tracts politiques, syndicaux et religieux, 1 000 estampes et 3 000 titres de périodiques. On le verra, en trente ans les lignes de force du fonds ont notablement évolué, en dépit de solides permanences.

L'article 4 de la convention stipule que "chaque pièce déposée" sera "enregistrée sur un registre spécial qui, à chaque dépôt, sera paraphé à la fois par Monsieur Chomarat, ou son représentant, et par le Conservateur chargé de ce fonds ou son représentant dûment mandaté." L'article ne sera pas respecté. L'article 11 prévoit également que les frais de restauration sont à la charge du déposant.

17 Daniel Licht, "Cinq siècles en rayons dans une très grande bibliothèque", *Lyon Libération*, 22 décembre 1989.

18 Geoffrey Haraux, *Dons, legs et dépôts à la bibliothèque municipale de Lyon (1950-2010)*, Mémoire d'étude pour le diplôme de conservateur de bibliothèque, ENSSIB, 2015, p. 24 et p. 46.

En octobre 1993, 19 033 cotes sont attribuées (selon un système propre au fonds). Le nombre de cotes n'est pas un indicateur parfait pour évaluer l'ampleur du fonds, ni son évolution ; il ne représente que la partie émergée de l'iceberg : une cote peut d'une part regrouper plusieurs documents, jusqu'à plusieurs dizaines ; d'autre part, un grand nombre de documents n'est pas coté. Par ailleurs, si des cotes peuvent être attribuées, les documents ne sont pas nécessairement catalogués. Il reste que la croissance du nombre de cotes donne une idée de la croissance du fonds. En décembre 1995, on comptabilise 24 168 cotes ; 32 386 cotes en décembre 1996 ; 35 184 cotes en décembre 1998. Les 40 000 sont franchis en 2000 ; 50 000 en 2004 ; 60 000 en 2012.

Aujourd'hui, le fonds Chomarat occupe 1 546 mètres linéaires, environ un tiers du onzième étage du silo de la bibliothèque de la Part-Dieu. Environ 834 mètres linéaires ont été traités ; 712 sont encore non traités. Le nombre de documents cotés et catalogués dépasse les 50 000. Sur ces documents traités, plus de 32 000 sont des livres, principalement des XIX^e, XX^e et XXI^e siècles. Les estampes (images, affiches, dessins, gravures, etc.) sont au nombre de 7 822. On compte 4 876 manuscrits, l'appellation recouvrant des réalités très disparates : manuscrits, mais aussi lettres, documents d'archives, objets, petits imprimés, etc. S'ajoutent des ensembles bien plus modestes : 124 disques (33 et 45 tours, CD), 667 partitions, 292 vidéos (VHS et DVD), 4 microfilms. En 2002, le bulletin *Passion privée* dressait une comparaison entre le fonds Chomarat et le catalogue général de la bibliothèque. Il soulignait la singularité du fonds : sur 1119 ouvrages catalogués, 977 n'avaient pas de doublon ni dans le catalogue général, ni dans le fonds jésuite. La spécificité du fonds Chomarat était particulièrement marquée pour le XIX^e siècle (sur 760 ouvrages, 676 étaient uniques). À l'inverse, pour le XVI^e siècle, 45 % des ouvrages faisaient doublon (bien que les éditions différaient parfois), et 20 % pour le XVII^e siècle¹⁹.

C'est peu dire que les relations ont parfois été agitées entre le déposant et l'institution d'accueil. En 1989, un article de presse lui attribuait ces propos : "Quand je m'adresse aux responsables, j'ai l'impression qu'ils ne comprennent rien²⁰." Sans aucun doute, la personnalité de Michel Chomarat – forte et exubérante, parfois excessive et débordante –, son langage et son franc-parler, son goût de la provocation et de la confrontation directe, voire un certain plaisir à déstabiliser et à créer un malaise chez son interlocuteur, tranchent avec les gestes policés et la tradition feutrée des bibliothèques, de même que ses intérêts et ses engagements, ses mots d'ordre politiques, sa revendication d'être un "activiste", interpellent vivement l'habitus des bibliothécaires et conservateurs,

19 *Passion privée*, n°10, mars 2002.

Notons, aussi, que des catalogues ont mis en valeur des pans spécifiques du fonds : imprimeurs et libraires lyonnais, Noël anciens, musique imprimée, ouvrages maçonniques, livres illustrés par Raoul Dufy, etc.

20 Daniel Licht, "Cinq siècles en rayons dans une très grande bibliothèque", *Lyon Libération*, 22 décembre 1989.



MICHEL CHOMARAT

FOLLEMENT GAY !

L'HOMOSEXUALITÉ
DANS LES COLLECTIONS
DE LA BIBLIOTHÈQUE
DE LYON

MÉMOIRE ACTIVE

"FOLLEMENT GAY !"
EXPOSITION BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE
LYON, 13 OCTOBRE-31 DÉCEMBRE 2005

la manière dont les bibliothèques se pensent elles-mêmes, et pensent leur rôle. Le collectionneur a régulièrement déploré la “frilosité des institutions publiques”, ajoutant que la “formation des bibliothécaires [...] n’incite guère à l’originalité”²¹. Sans aucun doute non plus, son entregent, la porosité entre ses différentes positions – tout à la fois collectionneur, éditeur, citoyen engagé, membre du cabinet de Gérard Collomb, etc. –, n’a pas toujours été évidente pour ses interlocuteurs, même s’il est indéniable qu’elle a été décisive pour l’efficacité de son entreprise. Il n’est pas aisé d’avoir un personnage tel que lui dans ses murs ni, plus généralement, d’héberger un fonds “vivant” comme l’est le fonds Chomarat, une situation éminemment inhabituelle pour une institution patrimoniale.

Emblématique de ces rapports est le sort réservé au *Mot Dit*, à l’origine une revue des amis des bibliothèques municipales de Lyon dont Chomarat est le rédacteur en chef. Le premier numéro en mai 1986, présente les activités et collections de la bibliothèque. En 1989, pour son second numéro, la revue a été privatisée : devenue *Le Mau Dit*, elle promeut les activités de Chomarat et interpelle énergiquement les institutions culturelles lyonnaises. S’en prenant à son conservateur en chef, elle dépeint une “fin de règne à la Bibliothèque municipale de Lyon”, des “institutions aujourd’hui totalement sclérosées et vieillissantes”²². Elle a été “vampirisée par Michel Chomarat”, note sobrement le catalogue de ses éditions²³. L’épisode est fort représentatif de ce qu’on pourrait nommer la “méthode Chomarat” : une agilité à occuper de l’espace, à conquérir le terrain, presque à mener une politique du fait accompli par les archives entreposées dans les silos.

Comme en témoigne un courrier de juillet 1995 au directeur Patrick Bazin, la coopération de l’institution a été plusieurs fois interrogée [cat. 2], en particulier au sujet des moyens et facilités qu’elle accordait, et des projets de “mise en valeur et de promotion” du fonds. Le déposant a régulièrement déploré l’absence de moyens matériels, d’affectation de personnel à l’inventaire et au catalogage, ces opérations cruciales étant effectuées bénévolement par Jean-Paul Laroche. L’institution a de son côté plusieurs fois demandé un meilleur contrôle des volumes, arguant du manque général de place, de la nécessité de “désherber”, de supprimer les doublons d’avec les collections propres de la bibliothèque, voire de se débarrasser de séries dont l’intérêt pourrait être jugé insuffisant.

21 Michel Chomarat, “Feuilles de chou et cimetière des éléphants ou radicalité et indignation dans les collections de la Bibliothèque municipale de Lyon”, Joëlle Le Marec et Mimmo Pucciarelli (dir.), *La presse alternative : entre la culture d’émancipation et les chemins de l’utopie*, Lyon, Atelier de création libertaire, 2013.

22 Michel Chomarat, “Fin de règne à la Bibliothèque municipale de Lyon”, *Le Mau Dit*, décembre 1989, n°2, p. 18-19.

23 *Catalogue des éditions Michel Chomarat*, 2000.

Avec le temps, avec la reconnaissance croissante du fonds – en particulier externe, par les multiples sollicitations dont il est l’objet –, les relations se sont apaisées. Depuis la fin des années 1990, de nombreuses expositions ont donné à voir des aspects de la collection : “Prophéties pour temps de crise : interprétations de Nostradamus au fil des siècles” (1997), “Si tu es sage, tu auras une image : imagerie populaire, religieuse et profane” (1998), “Lyon, carrefour européen de la franc-maçonnerie” (en 2003 au Musée des beaux-arts), “Follement gay ! L’homosexualité dans les collections de la bibliothèque de Lyon” (en 2005 à la bibliothèque), “Magie blanche & noire” (en 2008 à la Médiathèque de Vaise), “Genet ni père ni mère. Jean Genet dans les collections de la bibliothèque de Lyon” (en 2011 à la bibliothèque), “Au bonheur des images. Estampes populaires à la Guillotière au XIX^e siècle” (au Musée de l’imprimerie en 2011), “Pasolini, una vita violenta” (à la bibliothèque en 2016), “Martin Luther King le rêve brisé ?” (en 2018 à la bibliothèque), etc.

Notable culturel et marginal

La lettre de 1961 à l’archiviste de Lyon [cat. 3], par laquelle le jeune Chomarat demande qu’on lui confie les archives en trop, est un document fascinant, tant semble déjà affirmée la personnalité du collectionneur. Il faut toutefois se méfier de l’impression de permanence qu’elle donne : la trajectoire de son auteur s’inscrit en effet dans un passage tranché de la culture légitime à la culture illégitime, dans un changement, voire un renversement, de ses intérêts. À l’origine, s’inscrivant dans la fascination de son fondateur pour l’histoire du livre, le fonds Chomarat est d’abord une collection d’ouvrages anciens. À Pierre Guinard, Chomarat a raconté son premier achat, une impression de Gryphe vermoulue, chez Jean Colliard, libraire de la rue Auguste Comte. Plus tard, il achètera un premier incunable²⁴. Débute une importante collection d’impressions lyonnaises et régionales, ainsi qu’un fort intérêt pour les contrefaçons, pour les *ex-libris*, pour les illustrations et gravures, pour les annotations marginales qui font l’unicité d’un exemplaire. Les avant-gardes artistiques et les créations typographiques, les livres d’artistes et les “livres pauvres” complètent ce tableau. L’acte de collectionner est un acte ambigu : certes guidé par l’intérêt culturel ou intellectuel, il constitue aussi une action résolument matérielle et matérialiste, dont la finalité est la possession et l’accumulation de valeur. Historien amateur du livre, Chomarat est aussi auteur de plusieurs bibliographies : dès 1971, il publie *Nostradamus entre Rhône et Saône* ; en 1973, il établit la *Bibliographie Lyonnaise de Nostradamus*, puis, en 1976, un *Supplément à la bibliographie lyonnaise de Nostradamus*. En 1989, avec Jean-Paul Laroche, il établit une *Bibliographie Nostradamus XVI^e - XVII^e - XVIII^e siècles* aux éditions Valentin Koerner. En 1987, il catalogue les ouvrages de “l’Enfer” de la Bibliothèque municipale de Lyon.

24 Pierre Guinard, “Entretien avec Michel Chomarat”, Mémoire de la Bibliothèque municipale de Lyon, 2019, <https://www.youtube.com/watch?v=kewTbiDcw64>.

À cela se superpose un engagement dans le champ du patrimoine, lui aussi pouvant être considéré comme relativement traditionnel. Dès 1967, Chomarat a acquis un donjon en ruine, à Buenc, dans la commune de Hautecourt-Romanèche ; il a caressé le projet d'établir un centre documentaire sur le livre ancien et d'y accueillir sa propre collection (avant de renoncer du fait du mauvais état du donjon, finalement vendu). Il a été vice-président de l'association Patrimoine des pays de l'Ain et secrétaire général de l'association Patrimoine Rhônealpin.

En 1989 à Lyon, lors de la construction de la Cité internationale par Renzo Piano, il s'oppose, au nom du collectif Achille Lignon, à la destruction du grand Palais de la foire, bâtiment construit par Charles Meysson, et demande son classement à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques (qui sera refusé). Au début des années 1990, il fait également partie des défenseurs de l'Eldorado, cours Gambetta dans le quartier populaire de la Guillotière, salle de music-hall, de théâtre et de cinéma inscrite à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques et promise à la destruction pour réaliser un projet immobiliser (laquelle est autorisée en 1993). Alors que s'engage une réflexion sur une transformation de l'hôpital Édouard Herriot, il demande également la protection des pavillons construits par Tony Garnier. En 1999, quand les archives de l'industriel et éditeur Marc Barbezat sont mises en vente, il déplore publiquement l'absence d'intérêt de la ville de Lyon pour ce patrimoine²⁵. Il réitère cette prise de parole au sujet de la dispersion de la collection du soyeux lyonnais Bianchini-Férier.

Très tôt, devenant une sorte d'agitateur culturel, Chomarat a instauré une sorte de face-à-face avec les acteurs publics des politiques culturelles. En 1987, la revue *Visages de l'Ain* interpelle le directeur des Archives départementales et le "conformisme ancestral" auquel il participe²⁶. En 1992, un article sur le Théâtre de l'Eldorado est construit sur une opposition entre deux points de vue, celui de Patrice Béghain, Directeur régional des affaires culturelles (et futur adjoint à la culture de Gérard Collomb), et le sien²⁷. En 1989, au sujet du Palais de la foire, le numéro quatre du *Mau Dit* interpelle les habitants de la ville : "Lyonnais encore un effort !" En 1990, la sixième livraison s'adresse "aux lyonnais ignorants qui ne connaissent pas leur histoire". La même année, interrogé par *Le Progrès* sur l'existence d'une "politique culturelle à Lyon", il explique : "*Hélas ! La gestion des principaux dossiers culturels depuis l'élection de Michel Noir ne permet pas de dire que cette ville est devenue, ou deviendra à court terme, une métropole qui compte sur la scène culturelle internationale. Et pourtant, à l'exception de Paris, c'est la seule de province qui pourrait y prétendre.*"²⁸

25 "Lyon perd la mémoire", *Le Progrès*, 27 février 1999.

26 *Visages de l'Ain*, n°200, avril 1987.

27 Nelly Gabriel, "Eldorado, l'affaire rebondit...", *Lyon Figaro*, 23 octobre 1992.

28 Paul Gravillon, "Y a-t-il une politique culturelle à Lyon ?", *Le Progrès*, 5 juin 1990.



SIT-IN DU COLLECTIF ELDORADO
THÉÂTRE L'ELDORADO
LYON, 24 MARS 1993
© MARCOS QUINONES

C'est ainsi que s'est forgé le personnage de notable culturel. Un notable certes turbulent, aux déclarations très tranchées, mais qui peut se dépeindre assez classiquement comme mécène et bienfaiteur de la ville :

“On dit que je suis mécène. Et je voudrais bien qu'on garde de moi l'image d'un Michel le Magnifique. C'est important que des gens consacrent leur fortune à la culture dans la cité. Moi, je la consacre au livre.”²⁹

En 1992, un projet d'exposition précise :

“la démarche désintéressée de Michel Chomarat s'inscrit parfaitement dans la longue série des bienfaiteurs de la Ville de Lyon qui, par leurs dons ou legs, tant aux musées qu'aux bibliothèques, ont voulu enrichir le patrimoine culturel lyonnais, contribuant ainsi au rayonnement international de leur ville.”³⁰

L'homme est aussi fasciné par les marges. Admirateur de Jean Genet et de Pier Paolo Pasolini, de Gilles de Rais. Qui se sent lié aux prisonniers, aux prostitué(e)s, aux Palestiniens, aux aliénés, aux minorités de tout ordre. Les tensions entre ces multiples intérêts ont donné toute sa puissance au fonds Chomarat : l'héritage de l'histoire du livre et de l'imprimé, d'une pratique relativement conventionnelle de la bibliophilie, a subi une torsion, a été transporté vers d'autres territoires – a, d'une certaine manière, été perverti. Comme s'il y avait un rattrapage de l'habitus : l'origine sociale, les dispositions du transfuge de classe semblent avoir joué, de même que le caractère autodidacte. Tout autant que l'habitus sexuel : la question gay et le militantisme LGBTQI+ ont profondément transformé ce que signifie être un collectionneur.

L'événement fondateur de ce militantisme homosexuel est survenu au printemps 1977, dans un établissement homosexuel parisien, le Manhattan. Dans la nuit du 25 au 26 mai 1977, Chomarat est arrêté avec huit autres clients dans les sous-sols de ce bar “cuir” de la rue des Anglais et poursuivi pour outrage public à la pudeur. Depuis 1942 et le régime de Vichy, le code pénal français réprime explicitement certains actes homosexuels ; la discrimination a été maintenue à la Libération, pour un nombre de condamnations évalué à 10 000 entre 1942 et 1982, année de la disparition du dernier alinéa du code pénal réprimant l'homosexualité³¹. En 1977, toutefois, les militants décident de transformer le procès des accusés du Manhattan en procès de la répression de l'homosexualité. Comment parler d'un outrage public alors que les faits se déroulent dans l'obscurité, que les policiers se sont fait passer pour des clients, ont dû sonner avant de descendre dans le sous-sol sombre de l'établissement ? C'est une “pierre rose dans l'histoire gay”, titre *Libération*. “Je bascule”,

29 Anne Masson, “Et Chomarat comptait, comptait...”, *Lyon Figaro*, 4 mars 1991.

30 Projet d'exposition “La Mémoire en chantant”, 1992.

31 Cf. les recherches menées par Florence Tamagne, « La répression de l'homosexualité en France demeure largement ignorée du grand public » (propos recueillis par Florian Bardou), *Libération*, 18 juillet 2018 ; ainsi que la série d'articles publiée par Ariane Chemin dans *Le Monde*, 17-21 janvier 2022.

racontait Michel Chomarat il y a quelques années, au sujet de cet événement qui constitue une “prise de conscience politique”³². La condamnation à une amende est confirmée par la Cour de cassation en 1981 mais, désormais, pour Chomarat, l’homosexualité est une cause politique.

L’épidémie du Sida constitue un second moment fondateur. Parmi les dizaines et les dizaines d’homosexuels fauchés prématurément par la mort se trouvait, en 1990, le compagnon de Michel, Denis Meyer, employé à l’hôtel du Ritz et rencontré dans les toilettes publiques, les “tasses”, de la place Antonin Poncet à Lyon. À la suite de sa disparition, son amant publie un livre d’hommage, *13h30 place Vendôme*. Il s’élève contre des “funérailles célébrées presque clandestinement – dans “l’intimité familiale””, contre “une imposture, une mascarade et une insulte à sa mémoire” :

“Cette authenticité volée à Denis précisément au moment où il en avait sans doute le plus besoin, je tenais – moi-même – à essayer de la restituer en publiant ces quelques mots de lui, afin, ultime provocation ou ultime espoir, de lui assurer un peu d’éternité...”³³”

Livrant à Mathias Quéré un récit de cette disparition, Chomarat l’a qualifié d’“acte fondateur” de son “activisme pour la mémoire gay” : “Parler au nom de tous ceux qui ne sont plus là !³⁴”

Un fonds pionnier et unique sur l’histoire et les cultures LGBTQI+

Ainsi Chomarat est-il devenu le fondateur d’un lieu sans égal en France, le premier centre d’archives LGBTQI+, et le seul dans une institution publique. La création de centres d’archives LGBTQI+ est intimement liée à la conscience des groupes minoritaires de devoir porter leurs luttes dans la culture et dans l’histoire, contre l’effacement et la reproduction des dominations – ce n’est pas seulement une préoccupation des minoritaires sexuels. “L’Histoire est un hymne aux Blancs écrit par des Blancs. Nous autres, tous les autres, avons été “découverts” par les Blancs, qui détiennent le droit de nous laisser entrer ou non dans l’Histoire”, écrivait James Baldwin en 1985³⁵. Au sujet des “triangles roses”, les déportés pour homosexualité dont l’existence a été longtemps niée, Guy Hocquenghem écrivait qu’ils étaient “morts pour

32 Antoine Idier, *Les Alinéas au placard. L’abrogation du délit d’homosexualité (1977-1982)*, Paris, Cartouche, 2013.

33 Denis Meyer, *À 13 heures 30 Place Vendôme*, Lyon, Éditions Michel Chomarat, 1990, p. 9.

34 Michel Chomarat, *La mort ma vraie compagne dans la vie. Entretien avec Mathias Quéré*, Lyon, 2021, p. 40.

35 James Baldwin, *Meurtres à Atlanta*, Paris, Stock, 2020, p. 124.

rien”, “morts deux fois : personne ne s'en souvient, pas même les familles.³⁶” Le même Hocquenghem s’alarmait en 1979 de la disparition de la bibliothèque de Pierre Hahn, militant et journaliste qui avait mené des recherches pionnières sur l’histoire de l’homosexualité, sur ses “ancêtres les pervers” (selon le titre d’un de ses livres). Hocquenghem appelait à sauver cette “caverne d’Ali-Baba”, “très certainement dispersée par sa famille” : “Ne serait-il pas possible au *Gai Pied* de lancer une souscription, et de la racheter pour la rendre accessible ?”³⁷

En France, les premières initiatives militantes sont apparues dans les années 1980 : les Archives Recherche Culture Lesbiennes (ARCL, d’abord installées dans un appartement privé puis dans un local de la Maison des femmes) en 1983 à Paris, puis l’association Mémoire des sexualités en 1984 qui déménagera ensuite à Marseille. Si de telles initiatives sont nombreuses, anciennes et puissantes à l’étranger – le Schwules Museum à Berlin, Il Cassero à Bologne, Homodok à Amsterdam, etc. –, le projet a rencontré (rencontre encore) bien des résistances en France. Notamment en raison de la puissance du “républicanisme” comme doctrine politico-sociale, de la dénonciation comme “communautariste” de l’organisation politique et culturelle de groupes minoritaires – ainsi que, plus spécifiquement, du lien étroit entre archives et construction d’une certaine idée de l’État. La défiance envers les centres d’archives LGBTQI+ est également indissociable de l’histoire des recherches sur le genre et la sexualité, dont l’essor a rencontré de très vives oppositions en France³⁸. À titre d’exemple, quand Didier Eribon organise, en 1997, un colloque fondateur au Centre Pompidou sur les “études gay et lesbiennes”, associant des auteurs majeurs français et étrangers (Pierre Bourdieu, Monique Wittig, Leo Bersani, parmi d’autres), l’événement est attaqué en une du *Monde* par Frédéric Martel, qui dénonce “l’esprit du ghetto”, des “auteurs communautaristes” ou encore “la multiplication des revendications identitaires”. L’essayiste, auteur d’un livre très contesté sur le mouvement homosexuel du fait de ses approximations et ses partis pris, s’inquiète aussi de l’apparition de “bibliothèques homosexuelles”³⁹. Répondant à ces “ragots caricaturaux”, Pierre Bourdieu déplorait alors “la fermeture de la vie intellectuelle française”, ainsi que cette présentation “d’un complot homosexuel” contre la pensée et la culture⁴⁰. D’autant que des fonds spécialisés n’ont rien d’extraordinaire : la bibliothèque de Marguerite Durand, spécialisée dans le féminisme, a été léguée aux bibliothèques de Paris dans les années 1930...

36 Guy Hocquenghem, “Les “homos” réclament justice”, *Un journal de rêve*, Paris, Éditions Verticales, 2017, p. 155.

Cf. également Antoine Idier, *Archives des mouvements LGBTQ+*, Paris, Textuel, 2018.

37 Guy Hocquenghem, “La décadence orchestrée”, *Gai Pied*, mai 1981, n°26.

38 Sur ces enjeux, cf. Bruno Perreau, *Qui a peur de la théorie queer ?*, Paris, Presses de Sciences-Po, 2018.

39 Frédéric Martel, “Dans la solitude des bibliothèques gay”, *Le Monde*, 27 juin 1997.

40 Pierre Bourdieu, “Une lettre de Pierre Bourdieu”, *Le Monde*, 11 juillet 1997.



CLAYBORNE CARSON
DIRECTEUR DU MARTIN LUTHER KING JR.
RESEARCH AND EDUCATION INSTITUTE
LYON, 21 OCTOBRE 2015
© JULIEN ADELAERE

À la fin des années 1990, Patrick Cardon et les éditions GayKistchCamp créent à Lille le Centre européen de recherches, d'études et de documentation sur l'histoire culturelle des homosexualités, alors soutenu par la municipalité (le centre a depuis fermé). En 2001, Hoàng Phan, rejoint par Thomas Leduc, a créé l'Académie gay et lesbienne qui abrite aujourd'hui, dans un pavillon de Vitry-sur-Seine, des milliers de documents relatifs aux cultures LGBTQI+. À Paris, à la suite de l'élection de Bertrand Delanoë en 2001, un projet de centre d'archives est initié, confié au militant Jean Le Bitoux, mais il soulève plusieurs vives controverses, y compris à l'intérieur des mouvements LGBTQI+ (notamment du fait d'un intérêt centré sur l'homosexualité masculine), et échoue.

À Lyon, c'est également après les élections municipales de 2001 et la victoire de Gérard Collomb que ces enjeux se déploient. Chomarat avait préparé le terrain : en octobre 2000, son bulletin *Passion privée* (n°4) évoquait le projet de "conserver la mémoire du Sida", à la suite d'une journée d'étude organisée par l'Institut mémoire de l'édition contemporaine (IMEC) en décembre 1999. Il mentionnait alors "la future constitution d'une partie de la "mémoire homosexuelle", cette mémoire qui aujourd'hui fait tant défaut dans les institutions". En juin 2001, le premier numéro du bulletin *Mémoire gaie* interrogeait : "Que reste-il de nos amours ?". Chomarat écrivait : "Il suffit de rappeler quelques exemples pour dire le retard accumulé par notre ville à aborder tous les aspects de son histoire, et ce, sans aucune exclusive."

Mais ce sont ses fonctions officielles à la Mairie de Lyon, au sein de la mission "Mémoire", qui vont permettre d'impulser des projets. "Historiquement, certaines de ces mémoires sont celles de communautés souvent confrontées dans leur histoire à des moments tragiques (juifs, arméniens), d'autres sont enfouies en raison de leur difficulté toute théorique à être partagées (immigrés, homosexuels, tziganes). De son côté, la mémoire ouvrière a tendance à disparaître à cause, entre autres, du développement du tertiaire", écrit Michel Chomarat en juin 2001, dans une note au nouveau maire [cat. 36]. D'où ce programme qu'il énonce :

"À partir de ce constat, Lyon doit être capable – sans toutefois encourager le communautarisme – de mettre en mouvement toutes ces différences, en connaissant et en respectant d'abord les histoires de ces groupes sociologiques et leur apport au développement, depuis des siècles, de notre cité. Car, il faut avoir le courage de le reconnaître, l'histoire officielle de notre ville a fait l'impasse depuis trop longtemps sur l'importance du rôle de ces communautés qui avaient le tort d'être plus ou moins "en marge"."

Pendant dix ans, la mission Mémoire encouragera différents projets pour écrire une autre histoire de Lyon et des lyonnais : un travail autour de Martin Luther King – symbolisé par l'érection d'un buste en face de la Bourse du travail en

2011 –, de l'émir Abd el-Kader – dont le nom a été donné à une place du quartier de la Guillotière en 2008 –, des initiatives autour de l'histoire des prisons de Lyon ou encore avec le collectif Morts sans toi(t), rendant hommage depuis 2003 à celles et ceux qui meurent dans la solitude.

Tout particulièrement, au fil des années 2000, la bibliothèque de Lyon s'affirme comme un lieu majeur pour l'histoire et la culture LGBTQI+, et comme le premier lieu de la sorte dans une institution publique française. À partir de 2002, l'institution accueille les Assises de la mémoire gay et lesbienne. La première édition a lieu le 16 mars 2002 et, de manière pionnière, réunit des acteurs de premier plan des études gay et lesbiennes et de l'archivage : l'historienne Florence Tamagne, Didier Eribon, Patrick Cardon, la présidente des Archives lesbiennes Michèle Larrouy, ou encore Jean Le Bitoux, fondateur du journal *Gai Pied*, Jacques Ars, bouquiniste spécialisé dans la culture gay et lesbienne, l'écrivain Sylvain Cavallès ou encore l'historien Philippe Artières. Suivront : "Les Gays et Lesbiennes ont-ils une histoire ?" (28-29 mars 2003), "Gays et lesbiennes en Chine" (19-20 mars 2004), "La déportation des homosexuels"⁴¹ (24-26 mars 2005), "La visibilité historique des transgenres" (31 mars-1^{er} avril 2006), etc. Les premières éditions s'accompagneront de la publication d'actes [cat. 156, 157, 158].

En 2005, Chomarat est également commissaire de l'exposition "Follement gay ! L'homosexualité dans les collections de la bibliothèque de Lyon" (14 octobre-31 décembre 2005), donnant à voir de nombreuses pièces issues de sa collection. À nouveau, l'exposition est une exposition pionnière dans une institution publique. La même année, la bibliothèque crée un Centre de ressources documentaires gays et lesbiennes, devenu ensuite un Centre de ressources sur le genre. Nommé le "Point G", et à la différence du fonds Chomarat qui est une ressource patrimoniale, avant tout destinée à la conservation et à la consultation par des chercheurs, ce centre documentaire a pour fonction de rendre visibles les questions de genre et de sexualité dans les collections servant au prêt et à la consultation, dans la section de la bibliothèque ouverte au "grand public". Les relations entre le Fonds Chomarat et le Point G, et plus précisément entre leurs protagonistes, n'ont pas été bonnes.

Par ces projets, alors que Lyon entend rayonner sur les plans national et international, que l'opposition à Paris est une donnée structurante de la perception de soi de la cité et de ses acteurs, et que les projets parisiens s'enlisent dans les polémiques, il s'agit aussi pour Lyon – et pour son maire Gérard Collomb qui donne le feu vert – de prendre position dans la compétition des villes. En 2005, Chomarat peut écrire : "Lyon est devenue la première ville de notre pays à avoir investi, avec autant de lisibilité, le champ de ce que l'on nomme aujourd'hui

⁴¹ Très attaché à ce chantier historique, Chomarat a également publié un ouvrage collectif sous la direction de Mickaël Bertrand : *La déportation pour motif d'homosexualité en France*, Lyon, Mémoire active, 2010.

les *gays & lesbians studies*.⁴² Collomb se dit alors “heureux que Lyon rejoigne ainsi le réseau des grandes villes européennes qui ont lancé une démarche comparable à Amsterdam, Barcelone, Berlin ou Rome.⁴³” Si bien que le magazine *Têtu*, en mars 2009, la fait figurer en tête du “Palmarès des villes gay-friendly” : si la politique lyonnaise depuis 2001 est jugée “plutôt exemplaire”, un “symbole reste la création du centre de ressources sur le genre à la bibliothèque municipale, deuxième de France après la Bibliothèque nationale.”⁴⁴ [cat. 159] À ce titre, d’ailleurs, il est aujourd’hui étonnant de constater que l’expérience lyonnaise est peu mobilisée dans les débats contemporains – sans doute du fait d’un fort parisiano-centrisme.

C’est dans ces années que se produit une mutation profonde du fonds, dans sa composition, mais également dans sa perception. L’écart est par exemple notable entre ce que représente le fonds Chomarât aujourd’hui, et la description qu’en donne une plaquette de présentation en 1995. L’homosexualité n’est alors pas mentionnée et la marginalité est seulement évoquée en termes de typologie de documents, au sujet des “occasionnels” ou “éphémères”, “cette production dite marginale, souvent délaissée par les institutions”⁴⁵.

Il faut souligner l’extrême diversité des collections LGBTQI+, son extrême richesse, qui nécessite encore un très vaste travail de catalogage et d’indexage – l’absence de référencement rendant difficile l’identification des ressources à l’extérieur. Des livres, bien sûr, notamment du XX^e siècle. Des périodiques, particulièrement nombreux : des collections complètes (ou presque) de magazines français, mais aussi étrangers – ainsi que, pour d’autres titres, quelques numéros isolés [cat. 193 à 203]. Un fonds d’affiches extrêmement conséquents : de films, d’événements politiques, mais aussi de soirées festives et de lieux de rencontres en tout genre [cat. 167, 171, 177, 212, 213, 215, 218, 234, 235, etc.]. Des images, photographies, cartes postales [cat. 225 à 233]. Des objets, moins nombreux [cat. 164, 178, 179, 187, 188, 240]. Un fonds inestimable de dossiers thématiques : associations et groupes militants avec des tracts, des coupures de presse, des documents divers ; de même, des dossiers nominatifs sur des personnalités, politiques, culturelles, militantes... Ainsi que des éphémères : flyers pour des boîtes de nuits, des bars ; des cartes (classées par ville et par pays) ; du matériel de prévention contre le Sida et les infections sexuellement transmissibles [cat. 185 à 187]. Enfin, une collection impressionnante sur la pornographie, principalement masculine – par des revues, films,

42 Michel Chomarât, *Follement gay !*, Lyon, Mémoire active, 2005, p. 11

43 *Ibid.*, p. 8.

44 Marc Endeweld, “Palmarès Têtu 2009 des villes gay-friendly”, *Têtu News*, supplément à *Têtu*, n°142, mars 2009 .

45 Éric Visier, *Le fonds Michel Chomarât de la Bibliothèque municipale de Lyon*, Lyon, Mémoire Active, 1995, p. 11. On peut toutefois relever que le projet d’exposition inaugurale de 1992 comportait une section “cultiver sa différence” mentionnant Sade et Rimbaud.



JEAN-MARC SCANREIGH
BOIS GRVÉ
SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE GENÈVE, 1994
BML, CHOMARAT EST 15063

catalogues, clichés, etc. (avec, également, une collection érotique et pornographique hétérosexuelle) [cat. 209 à 211 et 257 à 263].

Unique en France du fait de son ampleur, le fonds Chomarat l'est aussi du fait de son rattachement à une institution publique. Bien évidemment, il existe de nombreux fonds LGBTQI+ dans d'autres institutions patrimoniales, bien qu'ils ne soient pas nécessairement thématiques ainsi – il suffit de penser aux archives de Foucault, Hervé Guibert, Violette Leduc ou Hocquenghem à l'IMEC, aux archives de la revue *Masques* et des éditions Persona déposées à la Bibliothèque nationale de France, aux archives d'Act Up aux Archives nationales, etc. Mais il n'existe pas d'ensemble d'archives aussi vaste, recouvrant une telle diversité de thématiques et de supports, dotée d'une relative autonomie.

Il faut souligner que, revendiquant de travailler avec des institutions publiques, Chomarat a parfois pu se féliciter que le dépôt à la bibliothèque de Lyon aille à contre-courant d'un "communautarisme" ou d'un "repli identitaire"⁴⁶. Cette utilisation de l'opposition entre "républicanisme" et "communautarisme" est pour le moins étonnante et paradoxale de la part de celui qui se veut le fondateur d'une archive des minorités, tant la dénonciation du "communautarisme" n'a cessé d'être utilisée contre les groupes minoritaires, leur expression et leur organisation – et, notamment, dans les années 1990, contre les mouvements LGBTQI+ puis, plus tard, contre les mouvements antiracistes. Elle est d'autant plus surprenante que Chomarat revendique par ailleurs une proximité avec des bibliothèques et des institutions patrimoniales anglo-saxonnes. On peut y voir les traces d'un parcours – l'appartenance à la franc-maçonnerie et au Parti radical de gauche. On peut y voir une concession à l'esprit dominant, voire une condition de possibilité – face aux hostilités, peut-être n'aurait-il pas été possible de faire accepter une telle entreprise sans ce vocabulaire.

Chomarat a très souvent exprimé sa préoccupation de la pérennité, de la visibilité et des moyens, dans un contexte où les initiatives militantes ont très faiblement réussi à se structurer et à s'organiser durablement : le jour où un collectif s'arrête, se déchire ou cesse de recevoir des subventions, que deviennent les archives ? Comment garantir le futur de la conservation ? On peut également comprendre ses choix comme la conscience qu'il est fondamentalement subversif de situer l'action contestatrice au cœur d'une institution patrimoniale publique, au cœur de la production du pouvoir symbolique – en agissant là où se fabrique la définition légitime du patrimoine et de la culture. Tout aussi fondamentalement, il s'agit d'interpeller les institutions, les collectivités et, *in fine*, la société dominante sur le sort qu'elles ont réservé – et réservent encore – aux groupes dominés :

46 Michel Chomarat, *Bonne conduite*, op. cit., p. 9.

“Contrairement à ce qu’on me reproche parfois, je n’entretiens pas le communautarisme en m’intéressant spécifiquement à la mémoire gay. À l’inverse même, je vide la bulle communautariste dans l’espace public. Je considère que mon histoire de gay, comme mon histoire de franc-maçon, est une histoire collective. Qu’elle doit donc interpeller l’institution.”⁴⁷

En tous les cas, aujourd’hui, un dépôt inestimable se trouve à la Bibliothèque municipale de Lyon. À Paris, un nouveau projet initié en 2018 a réussi à faire de l’archivage LGBTQI+ un sujet public, mais s’abîme dans de vives tensions entre les associations, dans des rivalités, voire dans des désirs hégémoniques. Des initiatives importantes voient par ailleurs le jour, telle la plateforme en ligne *Big Tata* qui propose un vaste catalogue regroupant de nombreux fonds mis en réseau, ainsi que des contenus numérisés⁴⁸. Depuis quelques années, les institutions publiques ont elles aussi commencé à accueillir des fonds LGBTQI+ : les Archives nationales, la Bibliothèque nationale de France, le MUCEM⁴⁹, certaines archives départementales, etc. Très récemment, la Bibliothèque Kandinsky du Centre Pompidou a annoncé la création d’un fonds LGBTQI+ parmi ses collections. Ce qui témoigne de la manière dont tout un travail d’agitation culturelle a fini par porter ses fruits, dont les institutions publiques se sont senties interrogées, se sont remises en question et tentent de se transformer. Dans cette histoire, le fonds Chomarat et la bibliothèque de Lyon ont joué un rôle pionnier.

Une constellation de proches

Si le fonds porte le nom d’un homme, il est cependant loin d’être une seule aventure individuelle. Son énergie vitale est avant tout celle de Michel Chomarat : ses pulsions, ses envies, ses intérêts constants et renouvelés, ses projets d’exposition et de publication, mais aussi parfois les projets de ses proches pour lesquels il se passionne, guident les enrichissements de la collection. Pour certaines thématiques, la cohérence est seulement déterminée par son action et son regard : le fonds est d’abord une œuvre, au sens plein, personnelle et inachevée, à la limite autobiographique et égotique. À ce titre, du fait même de son principe moteur et de ses ambitions, les lacunes sont inévitables et infinies.

Son fondateur reçoit des dons, effectue de très nombreux achats, chez des bouquinistes, des vendeurs de vieux papiers et sur internet, où un système d’alertes lui permet de garder un œil sur de multiples sujets. Il déniché des pépites comme, fin 2021, une édition de *La Légende dorée* de Jacques de Voragine, publiée à Lyon en 1517 et qui aurait appartenu à Nostradamus

⁴⁷ Alice Géraud, *Lyon : révolutions tranquilles*, Paris, Éditions Autrement, 2006, p. 86.

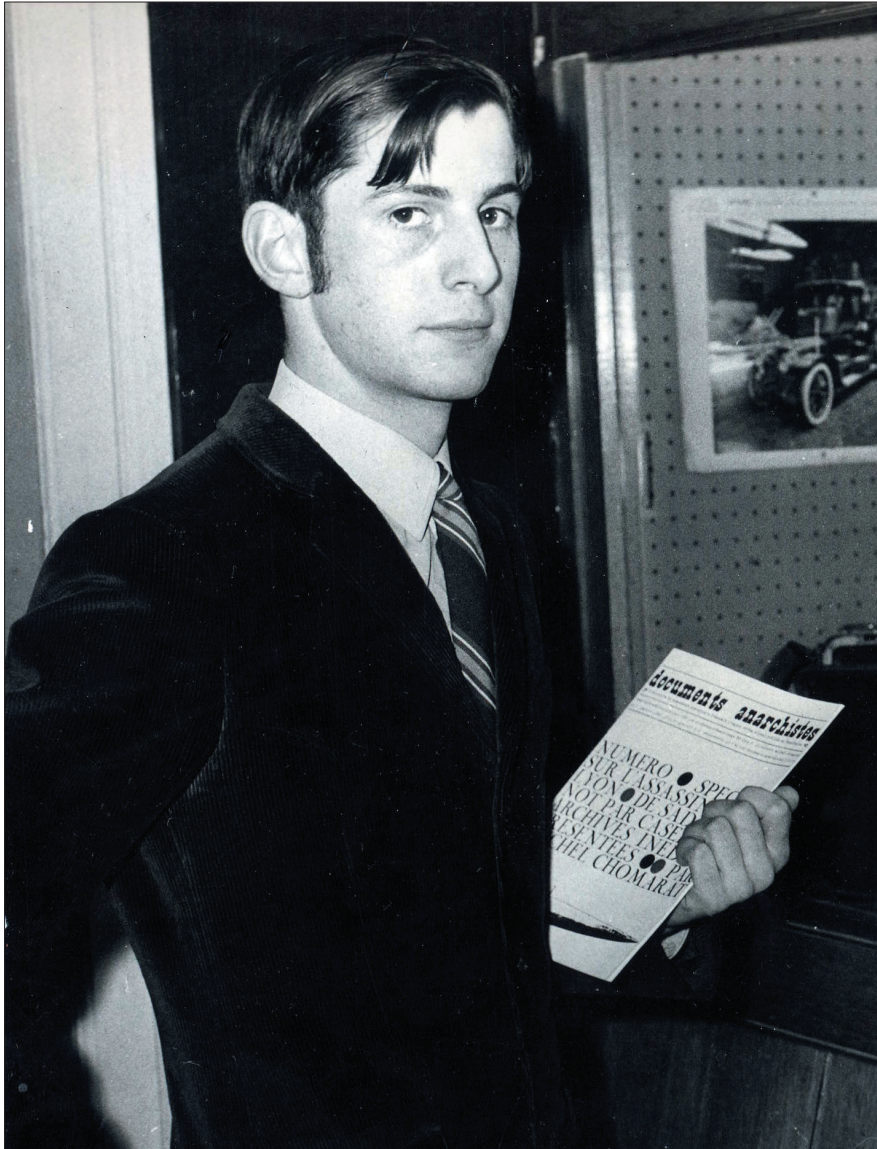
⁴⁸ <https://bigtata.org/>.

⁴⁹ Florent Molle, “Histoire d’une enquête-collecte”, *Archives des mouvements LGBTQI+*, op. cit., p. 190-191.

[cat. 113], cédée par une maison de ventes à un prix modeste et sans réelle publicité. Il pratique aussi des échanges de doubles : pour le fonds LGBTQI+, par exemple avec Gerard Koskovitch à San Francisco ou avec la librairie Vigna à Nice. Il ramasse aussi frénétiquement, découpe des journaux, décolle les affiches des murs.

Le fonds Chomarat n'aurait toutefois pas son envergure actuelle sans un ensemble d'amis, de proches – de “correspondants”, en quelque sorte, à l'image de ceux des sociétés savantes – qui collectent à leur tour. À l'intérieur de cette constellation, le premier de ces compagnons est Jean-Paul Laroche, sans doute le meilleur connaisseur du fonds Chomarat, parfois avant Michel lui-même. Quand celui-ci se plaît à la lumière, celui-là est plutôt un homme de l'ombre, laquelle est propice au travail patient et méticuleux. Depuis trente ans, il est bibliothécaire à titre privé : plusieurs jours par semaine, à un petit bureau dans un coin exigu de la salle du fonds ancien du cinquième étage de la bibliothèque de la Part-Dieu, il classe, conditionne, catalogue, indexe, parfois restaure, fabrique des boîtes adaptées au stockage de petits livres ou d'objets, etc. Il mène un travail indispensable pour que le fonds soit décrit et référencé, et donc réellement existant à destination du public – un travail que la bibliothèque n'a pas été en mesure de fournir. Médecin, auteur d'une thèse recensant les livres médicaux du XVII^e siècle dans les bibliothèques lyonnaises, il est aussi le principal auteur des bibliographies papier sur le fonds Chomarat. Par lui, le fonds a connu des enrichissements significatifs sur différents sujets, par exemple l'imagerie religieuse populaire ou encore la psychiatrie et la folie.

Il est sans doute impossible de recenser tous les receleurs du fonds Chomarat. Il y eut des dons très ponctuels : à la suite des assises de la Mémoire gay et lesbienne, son fondateur a reçu plusieurs courriers d'homosexuels âgés, proposant des revues et de la documentation. Il est parfois appelé dans l'urgence pour vider un appartement ou une maison à la suite du décès de son occupant. Des ensembles homogènes, souvent très conséquents, ont été constitués par une constellation de fidèles. Le fonds conserve ainsi la plus importante collection des œuvres de l'artiste Jean-Marc Scanreigh (né en 1950). Les proximités entre les deux hommes sont aussi nombreuses qu'anciennes, par le livre, les revues et l'estampe. Là où Chomarat traque les éditions et les imprimeurs passés, Scanreigh, lui, dans le cadre d'une petite maison d'édition “clandestine” à l'école d'arts de Besançon, a par exemple publié une série d'ouvrages pour lesquels il a inventé un nouvel éditeur pour chaque livre qu'il réalise, choisissant son nom et sa ville d'édition. Avec ses “livres détournés”, il transforme des ouvrages. En 2004, le fonds comptait 12 700 dessins de



"L'ANARCHIE À LYON"
EXPOSITION
LIBRAIRIE LA PROUE
LYON, 3-18 FÉVRIER 1968

Scanreigh et 180 carnets de travail⁵⁰. Il abrite également les archives de la revue *Avant guerre*, créée en 1980 par Scanreigh, Françoise Biver, Christian Bernard, Didier Semin et Marie-Laure Monfort. Plus récemment, le fonds Chomarat a accueilli quelques dizaines de tirages de Julien Adelaere (né en 1987), photographe s'intéressant aux formes de l'engagement politique, menant notamment un travail de portrait, humain et animalier, et couvrant de nombreuses manifestations et protestations dans l'espace public. L'artiste a également accompagné Chomarat dans des projets, par exemple autour de Pasolini en Italie ou autour de la sépulture de Genet à Larache. Il est l'auteur des photographies du silo abritant le fonds Chomarat que reproduit la première partie de ce catalogue.

Du côté du fonds LGBTQI+, un apport considérable a résidé dans les archives du magazine *Illico*, confiée par Jean-François Laforgerie en 2007, au moment où la revue papier s'est arrêtée. Plusieurs aller-retours ont été nécessaires entre Lyon et le local dans le centre de Paris, à chaque fois avec une voiture entière remplie de cartons. Le fonds comporte un nombre conséquent d'ouvrages, mais aussi un fonds photographique extrêmement précieux – sous forme de tirages, mais aussi de diapositives, en particulier de photos de personnalités politiques, culturelles et littéraires, de clichés érotiques et pornographiques, ou encore des images de manifestations des années 1990. Il comporte également de la documentation, par exemple plusieurs classeurs sur le PACS et les mouvements de lutte contre le Sida. Le don comprenait également des archives du militant et journaliste Jacky Fougeray, relatives à l'histoire des mouvements de luttes des années 1970 et aux premiers temps du magazine *Gai Pied* [cat. 168]. À ce jour, le catalogue recense plus de 700 items provenant d'*Illico*, alors même que nombre d'entre eux ne sont pas catalogués. En 2013, Jean-François Laforgerie a confié plusieurs centaines d'ouvrages et de revues, notamment des services de presse (jusqu'à conservés temporairement dans les locaux de l'association AIDES).

À cela s'ajoutent divers dons, d'importance variable, qui contribuent à son aspect très protéiforme. À l'image des archives de Marc Croissant (1942-), militant communiste victime d'une campagne homophobe de la part du Parti communiste français à la fin des années 1970, ou des archives de Michel Cyprien (1949-), écrivain et journaliste à *Gai Pied*, qui a remis un ensemble de revues, de photos, de correspondance et d'archives, croisant militantisme, presse homosexuelle et cinéma. Michel Loude (1941-), chercheur en littérature, a donné un grand volume de documents érotiques et pornographiques hétérosexuels.

50 Jean-Paul Laroche, *Livres à l'envi. Livres d'artistes et affiches de Jean-Marc Scanreigh*, Lyon, Mémoire Active, 2004.

“Michel venait encore très récemment à Nîmes et repartait avec des sacs entiers d’imprimés”, raconte Jean-Marc Scanreigh, qui confiait notamment de nombreux documents et plaquettes sur l’art contemporain, et parfois des “petits trésors”. “J’ai souvent hésité à lui donner des imprimés collectés de-ci de-là ayant des doutes sur leur intérêt et leur valeur. Je les lui donnais en espérant qu’il en jette une partie mais le connaissant il a dû tout garder !⁵¹” Un ensemble d’amis rassemble des documents selon leurs vies, leurs curiosités, leur localisation géographique : untel apporte les tracts politiques ou les marabouts récupérés au métro Barbès à Paris, tous soigneusement datés au dos, ainsi que ses tickets d’entrée et les flyers qu’il ramasse dans les bars et boîtes LGBTIQI+, tel autre des livres pour l’enfant, des publications naturistes ou érotiques, un autre encore des documents venus de Turquie, etc. Calligraphe et graveur de sceaux chinois, Laurent Long a fait un don en 2003 et en 2009 de près de 170 ouvrages ayant appartenu à sa famille (famille Trudon). Cette bibliothèque, débutée au XVIII^e siècle, regroupe en particulier un très grand nombre de livres d’enseignement, touchant aux lettres, aux langues, aux sciences, à l’histoire et à la géographie, etc.

Il faut mentionner le fonds Robert Vial (1930-2017), en particulier la bibliothèque et la discothèque de cet ancien journaliste lyonnais, notamment engagé dans l’indépendance de l’Algérie et dans le combat pour l’abolition de la peine de mort, ainsi que les archives du Père Louis Blanc (1925-2019), prêtre mariste engagé dans de nombreux mouvements sociaux, dans le soutien aux prostituées, au sein du Mouvement du Nid, aux détenus, aux immigrés. Sa bibliothèque et ses archives sont partagées entre la bibliothèque et les Archives municipales de Lyon. Dans un même ancrage dans un certain catholicisme social, et dans un compagnonnage avec les luttes sociales, le fonds Chomarot a accueilli une partie de bibliothèque du père Christian Delorme (1950-), à savoir plus de 270 ouvrages et périodiques qu’il avait réunis pour une recherche sur l’homosexualité et les religions.

Récemment, via Jean-Christophe Sidoit, le fonds a accueilli des archives de Mireille Szatan, suite au décès en 2020 de cette médecin et militante, intervenue au Liban et au Sahara à partir des années 1980, notamment fondatrice de l’association Enfants réfugiés du monde : des photographies, affiches et publications liées aux luttes palestiniennes, au Liban du Sud et au Front Polisario au Sahara depuis les années 1970, mais aussi un grand nombre de dessins d’enfants réfugiés issus d’ateliers humanitaires [cat. 41], d’autant plus précieux que les dessins d’enfants ont très rarement intéressé les institutions patrimoniales.

51 Mails à l’auteur, 23 février et 11 mars 2022

On peut aussi penser à un modeste ensemble donné par Françoise Biver (née en 1949) autour de l'écrivain et poète haïtien Jean-Claude Charles (1949-2008) [cat. 96 et 97], notamment auteur du *Corps noir* (1980) et de *Manhattan Blues* (1985), que Biver avait connu dans les années 1970 et auquel elle a consacré le récit *Nuée bleue* (2020).

Il faut noter, également, que le caractère personnel du fonds, s'il a été incontestablement une force, a parfois pu créer des malentendus liés au statut des documents. Le fonds, on l'a dit, reste un fonds privé déposé à la bibliothèque ; les documents sont la propriété de Chomarat. En 2008, l'association ARIS, une des plus vieilles associations LGBTQI+ lyonnaises, émet une protestation quant aux archives (principalement des magazines) qu'elle avait déposées : celles-ci, versées au fonds Chomarat, sont devenues de facto la propriété du collectionneur, et non de la bibliothèque⁵².

Populaire et mineur, normes et hiérarchies sociales

De cette aventure patrimoniale et politique, comment rendre compte ? Par la force des choses, certaines facettes du fonds Chomarat sont absentes de cette exposition ; et d'autres, seulement évoquées, auraient pu mériter des traitements plus approfondis. Cependant, malgré son apparence extrêmement disparate, voire éclectique, il est indéniable que la collection présente une grande unité et une remarquable cohérence. Ses différents composants peuvent être réunies au prisme des hiérarchies sociales, du légitime et de l'illégitime. Aussi éloignés qu'ils puissent a priori paraître, deux pôles comme le livre populaire et les cultures LGBTQI+ sont, à cet égard, très proches.

Comme le résume Robert Darnton, les livres de la "bibliothèque bleue", les almanachs et la littérature de colportage "étaient imprimés sur du papier bon marché, vendus sous des couvertures fragiles, lus jusqu'à tomber en poussière, et méprisés par les collectionneurs et les bibliothécaires qui ne les considéraient pas comme de la "littérature"⁵³. Un marché populaire de l'imprimé s'est structuré au début du XVII^e siècle à Troyes : ces livres à bas prix, donc aux coûts de fabrication moindre, apparaissent, souvent de petit format, couverts d'un papier bleu – d'où leur nom générique – et massivement distribués par le colportage, dans les villes et dans les campagnes. C'est un tournant majeur dans l'histoire du livre : celui-ci n'est désormais plus restreint aux "notables" et aux "lettrés"⁵⁴. Roger Chartier a insisté sur la perception de ces livres comme mineurs et dévalués, sur les hiérarchies culturelles qui ont structuré l'histoire du livre, rappelant l'existence d'une "*opposition [...] durable, entre*

52 Pierre Gandonnière, « Détournement d'archives LGBT à la Bibliothèque de Lyon ? », *Hétéroclite*, novembre 2008

53 Robert Darnton, *Apologie du livre*, Paris, Gallimard, 2010, p. 102.

54 Roger Chartier, "Lectures et lecteurs "populaires" de la Renaissance à l'âge classique", Guglielmo Cavallo et Roger Chartier (dir.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, 1997, p. 318.



"GENET NI PÈRE NI MÈRE"
EXPOSITION
BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE
LYON, 15 FÉVRIER-28 MAI 2011
© JULIEN ADELAERE

deux corpus de textes, ceux qui nourrissent les pensées des plus riches ou des plus instruits, ceux destinés à alimenter les curiosités du peuple. [...] Et c'est dans l'aspect matériel du livre que s'inscrivent ces intentions contrastées : objet noble, soigné, relié, préservé d'un côté, objet éphémère et grossier de l'autre. Par sa forme et par son texte, le livre devient signe de distinction et porteur d'une identité culturelle."

Si l'imprimé populaire fait connaître des textes des "élites" à un "nouveau public", il contribue également "à "déclasser" les livres qu'il propose, qui deviennent ainsi, aux yeux des lettrés, des lectures indignes d'eux puisqu'elles sont propres au vulgaire.⁵⁵" Chartier ajoute :

"entre 1660 et 1780, les textes de la Bibliothèque bleue deviennent progressivement un élément de cette culture paysanne toute superstitieuse et routinière que dénonceront les élites révolutionnaires. Lectures des rustres, les livres bleus sont ainsi disqualifiés auprès des élites qui condamnent leurs textes déclassés et méprisent leur forme négligée."⁵⁶

Ces livres font aussi une large place à la fascination pour les bandits, les marginaux, la "gueuserie" – une donnée que l'on retrouvera, par exemple, dans les journaux populaires et les "canards" du XIX^e siècle [cat. 80, 83, 85, 264, 272]. La disqualification et le mépris se sont inscrits dans la durée, dans le désintérêt postérieur des institutions du patrimoine : ces livres ont rarement été conservés par les bibliothèques (à l'exception de la Bibliothèque de Troyes et de l'ancien Musée des arts et traditions populaires).

L'intérêt du fonds Chomarot pour le populaire, comme un intérêt pour des formes et des objets dévalués et mineurs, unit aussi bien la collection – tentaculaire – d'image religieuse du XIX^e siècle que celle dédiée aux croyances, aux superstitions et à l'occultisme. D'un côté, on trouve des images pieuses ordinaires, tirées à de nombreux exemplaires et présentes dans les habitations, objets du quotidien jugés peu intéressantes esthétiquement. Elles ont été peu conservées, ont suscité fort peu de curiosité chez les professionnels du patrimoine. À l'inverse, leur présence dans le fonds Chomarot participe d'une histoire de la préservation des images populaires, d'un goût pour les "arts mineurs", pour un "art sans art", pour des images considérées sans valeur esthétique et donc absentes à ce titre de l'histoire de l'art – appartenant à un art "fonctionnel", cette caractéristique étant supposée nier par là-même la dimension proprement artistique et esthétique⁵⁷. Dans cette lignée, on peut penser

⁵⁵ Roger Chartier, *Lectures et lecteurs dans la France d'ancien régime*, Paris, Seuil, 1987, p. 120-121.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 267

⁵⁷ «Le propre de tous les arts populaires est de subordonner l'activité artistique à des fonctions socialement réglées tandis que l'élaboration de formes "pures", généralement considérées comme les plus nobles, suppose la disparition de tous les caractères fonctionnels et de toute référence à des fins pratiques ou éthiques.» Pierre Bourdieu (dir.), *Un art moyen*, Paris, Minuit, 1965, p. 25.

au critique Champfleury, qui, au XIX^e siècle, préserva et défendit les images populaires, les caricatures, les faïences patriotiques, non sans subir, pour ce goût indigne, le mépris de ses contemporains, dont Baudelaire et les frères Goncourt (et bien que son projet prit parfois des accents conservateurs, méfiant envers le “progrès”, célébrant le caractère primitif et naïf des campagnes, etc.). Champfleury écrivait dans son *Histoire de l'imagerie populaire* : “Si on ne juge pas digne de faire entrer, même au dernier rang, l'image dans l'histoire de l'art, elle tiendra sa place au premier dans l'histoire des mœurs.⁵⁸” Il parlait également d'un “rang effacé [...] dans l'histoire” : “Il semble que plus une œuvre a de succès, moins elle a de chances d'être conservée.⁵⁹” Là aussi, le fonds Chomarat est remarquable par son ampleur et sa diversité : il offre une vue sur l'histoire de la représentation, de l'iconographie, des styles et de la culture visuelle, sur l'histoire des techniques et des modernisations technologiques (des canivets manuels aux canivets mécaniques ; gravure, lithographie, offset, etc.), sur l'histoire des imprimeurs régionaux, comme en témoignait l'exposition de 2011 “Au bonheur des images”. Dans ce dernier cas, c'est aussi une histoire des groupes sociaux marginalisés, en l'occurrence une histoire de l'immigration et des “gens de peu”, ceux dont l'histoire n'a pas retenu le nom : ici, les imprimeurs d'origines lombardes et du Tessin, immigrés installés dans le populaire faubourg de la Guillotière au cours du XIX^e siècle qui ont ouvert des ateliers d'impression et ont fabriqué des images vendues par colportage⁶⁰.

De l'autre côté, l'occultisme, les multiples superstitions qui ont nourri les vies ordinaires. Déjà Balzac, dans *Le Cousin Pons*, faisait état d'une hiérarchie des savoirs en opposant aux sciences du Collège de France ces pratiques occultes du peuple de Paris. “On ne se figure pas ce que sont les tireuses de cartes pour les classes inférieures parisiennes, ni l'influence immense qu'elles exercent sur les déterminations des personnes sans instruction. [...] La croyance aux sciences occultes est bien plus répandue que ne l'imaginent les savants, les avocats, les notaires, les médecins, les magistrats et les philosophes”, avançait l'écrivain. “Aujourd'hui tant de faits avérés, authentiques, sont issus des sciences occultes, qu'un jour ces sciences seront professées comme on professe la chimie et l'astronomie. Il est même singulier qu'au moment où l'on crée à Paris des chaires de slave, de manchou, de littératures aussi peu *professables* que les littératures du Nord [...], on n'ait pas restitué, sous le nom d'Anthropologie, l'enseignement de la philosophie occulte, l'une des gloires de l'ancienne Université.⁶¹” Mais, comme le fonds Chomarat n'obéit jamais à un seul principe, remarquons que ces sciences occultes ont aussi fasciné les avant-gardes artistiques et littéraires, par exemple Francis Picabia ou Marcel Duchamp, en

58 Cité par Bernard Vouilloux, *Un art sans art. Champfleury et les arts mineurs*, Lyon, Fage, 2009, p. 118.

59 *Ibid.*, p. 125 et p. 222. Cf. également Luce Abélès, *Champfleury, l'art pour le peuple*, Paris, RMN, 1990.

60 Jean-Paul Laroche, *L'imagerie de la Guillotière (1825-1897)*, Le Coteau, Mémoire active, 2011.

61 Honoré de Balzac, *Le Cousin Pons*, Paris, Gallimard, “Folio”, 2014, p. 180 et p. 183.

particulier pour son “esthétique foraine et amusante dans l’esprit de Méliès”⁶². Les sectes renvoient également à la manière dont un groupe dominant en qualifie un autre de sectaire du fait de ses croyances, l’excommuniant, le persécutant – par exemple les “convulsionnaires” lyonnaises, les membres de la “Petite Église de Lyon” au XVIII^e siècle.

Nostradamus, qui se voit consacrer une collection unique au monde, incarne à lui seul ces multiples facettes du fonds Chomarat : intérêt pour l’occultisme, bien évidemment, pour ses prophéties et ses recettes ; intérêt également pour l’histoire du livre et de sa circulation (à l’instar la première édition des *Prophéties*, ses livres furent imprimés à Lyon et connurent des éditions pirates et des contrefaçons) ; intérêt, enfin, pour une histoire de la culture et des représentations populaires, tant Nostradamus a nourri un mythe, décliné en récits, images, films, jeux ou encore chansons, en France et dans le monde.

À l’image des imprimeurs de la Guillotière, le fonds Chomarat est traversé par les fantômes de ceux dont le nom a été oublié, ceux dont il ne reste que de très rares traces : photographies de soldats, livrets d’ouvriers (obligatoires pour changer d’employeur, ce qui constituait une technique de contrôle), journaux intimes, cartes postales et correspondances (telle lettre décrivant les contrôles de police et de la milice dans la seconde guerre mondiale [cat. 47], telle autre de la Guerre de 14-18 se demandant si un proche, du nom de Pierre est toujours vivant), photographies d’homosexuels et de lesbiennes ou encore cahiers d’écolier – comme celui de Simone Lenoir-Long qui fait apparaître une photo coloniale [cat. 50].

Le fonds s’appréhende également comme une réflexion sur la manière dont une société crée “du normal et du pathologique”, du “stigmaté”, c’est-à-dire une ligne de démarcation entre des groupes dominants et des groupes dominés, exclus, assujettis et persécutés. Les fous, les aliénés, les homosexuels, les juifs, les prostituées, les franc-maçons, les immigrés : ce sont quelques uns de ces groupes minorisés dont des documents très divers explorent la création en tant que groupes à part, et décrivent les mécanismes de stigmatisation et leurs représentations sociales.

Résistances et dissidences

Un fil rouge, moins explicite, est constitué par l’histoire de la censure. Le livre et l’imprimé ont longtemps été considérés comme des objets dangereux, et ont fait l’objet de multiples surveillances. L’image également, et notamment l’image populaire – Pellerin, le grand imprimeur d’Épinal, eut à plusieurs reprises des ennuis avec la justice –, mais aussi la photographie érotique et pornographique,

62 Bernard Marcadé, *Marcel Duchamp, Paris, Flammarion, 2007*, p. 242.

hétérosexuelle ou homosexuelle, dont la diffusion a longtemps fait l'objet d'une surveillance, et de poursuites judiciaires. La collection de Chomarat comporte de nombreux ouvrages anciens relatifs à la censure, ecclésiastique et monarchique. Le collectionneur a aussi recensé les ouvrages de l'ancien Enfer de la Bibliothèque de Lyon, conservé des documents liés à la censure sous le régime de Vichy, a traqué différentes éditions non expurgées. La question reste une préoccupation contemporaine, comme en témoignent la censure opérée par l'hôpital du Vinatier, à Bron, qui tenta d'empêcher, en 1988, des patients-artistes d'exposer et de faire vivre leurs œuvres à l'extérieur de l'hôpital⁶³ [cat. 91 à 93], l'affiche censurée de *Querelle*, le film de Fassbinder adapté du roman de Jean Genet [cat. 234], ou encore l'affiche de *L'Inconnu du lac* d'Alain Guiraudie, dessinée par Tom de Pékin et que plusieurs villes – dont Versailles et Saint-Cloud – firent disparaître de l'espace public en 2013 [cat. 323].

Cependant, si les interdits constituent un enjeu central qui structure le fonds Chomarat, ce dernier documente directement peu ces interdits mais dresse plutôt une gigantesque cartographie des multiples résistances et transgressions qui lui sont opposées. En particulier, par sa collection de périodiques, de tracts et d'affiches, il donne singulièrement à voir les modalités d'expression dont se dotent des groupes dominés et marginaux (mais aussi, parfois, des groupes conservateurs), la manière dont ces groupes inventent une parole, font entendre leur voix et investissent l'espace public comme un lieu de confrontation et d'antagonismes.

Qu'il s'agisse de journaux de la Résistance, de journaux anarchistes, de publications contre-culturelles et contestataires des années 1970, mais aussi de journaux de quartier, voire de bulletins paroissiaux, de bulletins féministes ou syndicalistes, de revues LGBTQI+ ou de collectifs d'immigrés, de revues élaborées ou de fanzines : tous témoignent d'organisations collectives destinées à faire entendre une voix. La chanson est également un des vecteurs de la constitution d'un groupe, que ce soit au XIX^e siècle, par les chants populaires et leur lien avec la formation d'un espace public populaire, ou que cela traverse de nombreux groupes en cours d'affirmation.

En 2003, à la suite de la mort de Monique Wittig, retraçant leur relation étroitement associée aux débuts du Mouvement de libération des femmes en 1970, la théoricienne féministe Christine Delphy insistait sur le rôle du chant dans l'amour et la politique : "En 1970, nous avons chanté tout l'été. Nous avons chanté en riant chez Christiane Rochefort : "Quand j'suis chez Lacan, j'ai le cœur content" ; puis, sur les petites routes du Lot, nous avons chanté de vieilles

63 Cf., notamment, Yann Bouffin, « Vinatier : vol au-dessus d'un nid de pinceaux », *Libération*, 26 novembre 1988 ; et plus généralement le dossier BM Lyon, Chomarat Ms. 1180, « CHS Le Vinatier. Ateliers d'arts plastiques. 1987-1992 ».

chansons que nous apprenions d'un disque trimbalé avec l'électrophone dans ma voiture.”

Delphy poursuit : “Quand les flics nous eurent emmenées en panier à salade le 26 août parce que, portant une gerbe à la femme inconnue du soldat, dix femmes avaient souillé l'Arc de Triomphe de leur femelle présence, nous avons chanté dans le commissariat, à tue-tête, et comme nous n'avions pas encore écrit nos chants féministes, nous chantions des chansons traditionnelles.⁶⁴” C'est ainsi que le fonds Chomarat constitue, par ces imprimés marginaux, un formidable réservoir de formes de dissidence.

On sait que l'histoire du livre et de l'imprimé est fondamentalement une histoire du politique, tant la circulation de l'écrit a été intimement liée aux transformations sociales et culturelles – que l'on pense à la Réforme, aux Lumières, à la Révolution française, aux journaux du XIX^e siècle, etc. À travers le fonds Chomarat, c'est un chapitre original de cette histoire qui s'écrit : une histoire de l'imprimé populaire et marginal, séditieux, contestataire et dissident.

ANTOINE IDIER

64 Christine Delphy, « À la mémoire de Monique Wittig », *Nouvelles questions féministes*, vol. 22, n°1, 2003, p. 13.